



Rives méditerranéennes

48 | 2014
Essai d'ego-histoire collective

Sur les traces d'Émile Temime (1926-2008)

Xavier Daumalin et Isabelle Renaudet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4659>
DOI : 10.4000/rives.4659
ISBN : 2119-4696
ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014
Pagination : 39-58
ISBN : 2103-4001
ISSN : 2103-4001

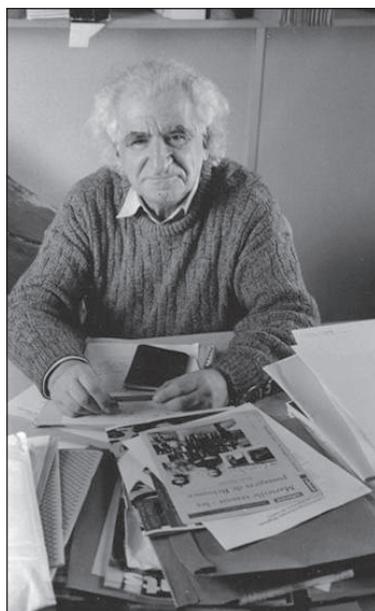
Référence électronique

Xavier Daumalin et Isabelle Renaudet, « Sur les traces d'Émile Temime (1926-2008) », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 48 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4659> ; DOI : 10.4000/rives.4659

Sur les traces d'Émile Temime (1926-2008)

Xavier Daumalin, Isabelle Renaudet
AMU-CNRS-TELEMME

La mise en ligne récente d'un ouvrage¹ consacré aux archives universitaires témoigne du renouvellement opéré depuis quelques années dans le champ de l'histoire de l'enseignement supérieur abordé à partir des sources des établissements universitaires. En marge de ce type d'archives institutionnelles, les "papiers personnels" des universitaires offrent une autre voie pour approcher les pratiques des acteurs de l'enseignement et de la recherche. C'est l'une de ces "petites portes" qu'il nous a été donné de pousser il y a environ deux ans à travers l'exploration de la documentation posthume d'Émile Temime, léguée peu après sa mort en 2008 par son épouse Geneviève au laboratoire Telemme de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme. Au moment d'entrer dans ce qui nous semblait être "l'atelier de l'historien", nous espérions y trouver des éléments permettant de reconstituer les étapes du travail universitaire d'Émile



Émile Temime à son bureau de l'EHESS. © droits réservés.

1 J.-N. LUC, S. MECHINE, E. PICARD (dir.), *Les archives universitaires. De nouvelles sources pour l'histoire de l'enseignement supérieur et de la recherche*, Éditions du Centre d'Histoire du XIX^e siècle (Universités Paris I et Paris IV) – 2013, <http://www.univ-paris1.fr/centres-de-recherche/crhxix/bibliotheque-virtuelle>

Temime, la formulation de ses projets de recherche, les traces de son activité enseignante. Une fois refermé le dernier carton cependant, force a été de reconnaître que le caractère fragmentaire d'une documentation, par ailleurs très hétérogène, avait eu raison de ces attentes.

C'est pourtant de cette documentation éparsée qu'est issu le projet de cet article. Alors que l'UMR TELEMME porte un regard rétrospectif sur sa propre histoire à l'occasion de ses vingt ans, ce fonds a été le point de départ d'une réflexion sur le rôle d'Émile Temime dans la constitution des champs et des structures de recherche qui ont précédé la naissance de ce laboratoire². En croisant les traces écrites de ses activités qui sont parvenues jusqu'à nous et la mémoire qu'ont gardée de lui ses amis et collègues (Gérard Chastagnaret, Marie-Françoise Attard), trois points seront successivement abordés : les apports d'Émile Temime aux recherches menées par les équipes aixoises implantées à l'Université de Provence préalablement à la création de Telemme ; son parcours d'enseignant ; la postérité de son travail.

Un défricheur

La création d'un pôle de recherche aixois sur l'histoire de l'Espagne revient à Émile Temime dont les premiers travaux portent sur cette aire culturelle. Comme il l'a écrit dans l'introduction, signée à quatre mains, de *La révolution et la guerre d'Espagne*³, c'est à travers la guerre que ce pays a croisé sa route. Pour la génération à laquelle il appartenait⁴ (« Nous avons dix ans en 1936 »), la guerre civile en effet « a d'abord été un choc »⁵. Le fait qu'Émile Temime ait vécu enfant à Bayonne (sa mère est issue d'une vieille famille de notables juifs bayonnais) a sans doute accentué sa sensibilité à un événement qui s'est déroulé de l'autre côté de la frontière. En dehors de cette proximité géographique, Émile Temime n'entretient aucun lien particulier avec le pays voisin. Son histoire familiale le rattache plutôt à la rive sud de la Méditerranée que son père, Juif de Kabylie, a quittée définitivement quand, à l'occasion de la Première Guerre mondiale, il s'est engagé dans une unité de tirailleurs africains. Reste que « le spectacle de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants hâves, souvent déguenillés, affamés⁶ » jetés en février 1939 sur les chemins de l'exil à travers le fameux épisode de la *Retirada* aura marqué profondément Émile Temime.

Ses publications postérieures l'attestent, notamment l'ouvrage cosigné avec

2 Nous n'aborderons donc pas la question des engagements citoyens d'Émile Temime dont l'étude nécessiterait un tout autre travail d'enquête.

3 P. BROUÉ, É. TEMIME, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Paris, Les Éditions de minuit, 1961, p 7.

4 Émile Temime est né le 2 octobre 1926.

5 P. BROUÉ, É. TEMIME, *La révolution et la guerre d'Espagne*, op. cit., p 7.

6 *Ibidem*.

Pierre Broué en 1961. La guerre civile et la migration politique qui l'a suivie sont loin cependant de constituer son champ de recherche exclusif. L'orientation espagnole de ses travaux a pris en effet appui sur d'autres facteurs : apprentissage du castillan au cours de sa formation dans l'enseignement secondaire ; choix personnels reflétant les centres d'intérêt de l'historien. Or, ces centres d'intérêt gravitent indéniablement autour de l'histoire du XIX^e siècle. Sa thèse de troisième cycle soutenue en 1970 à Toulouse⁷ a été ainsi consacrée aux représentations de l'Espagne à travers les récits de voyageurs. Avant que l'exploitation de ce type de sources ne soit en vogue⁸, Émile Temime avait su les mobiliser dans le cadre d'une histoire culturelle articulée autour de la rencontre avec l'Autre. L'attention portée au XIX^e siècle trouve un prolongement dans sa thèse d'État préparée sous la direction de Pierre Guiral à l'Université de Provence, où Émile Temime est devenu enseignant-chercheur en 1968. Cette thèse soutenue en 1973 se rattache aux relations internationales, ce qui n'est pas pour surprendre, tant ce domaine était alors, dans la recherche historique française sur le monde contemporain, la voie d'approche presque exclusive pour traiter d'autres pays. Son travail qui se situe dans cette tradition apporte un éclairage décisif sur un aspect alors peu connu, les relations franco-espagnoles de 1848 à 1868. Ce sujet en apparence classique témoigne d'une volonté, en son temps pionnière, de sortir de l'ombre le règne d'Isabelle II (1843-1868) et de montrer le rôle joué à la fois par les flux de capitaux et par la circulation des hommes dans les rapports que la France entretient avec l'Espagne, puissance de seconde zone où la pénétration financière étrangère se renforce. Cette étude sur une époque délaissée par les historiens aura eu un caractère novateur, confirmé par des travaux ultérieurs qui ont abouti à une réévaluation de l'époque isabeline tant parce que peuvent y être saisies les modalités de la construction de l'État-nation libéral⁹ que par la relecture de la trajectoire de sa souveraine¹⁰.

Si du point de vue de ses travaux universitaires, Émile Temime est avant tout un historien du XIX^e siècle espagnol, comment expliquer alors cette étiquette de vingtiémiste qui lui est accolée ? C'est que son œuvre ressortissant du XX^e siècle a fait l'objet de publications, ce qui n'est pas le cas des recherches menées dans le cadre de ses deux thèses. Si ce fait éclaire la personnalité d'Émile, peu enclin à cultiver sa carrière, il permet aussi d'interroger le rapport des Français à l'histoire du pays voisin. Qui s'intéresse alors aux relations franco-espagnoles des années 1840-

7 Émile TEMIME, *Voyages et voyageurs français en Espagne de 1850 à 1870*, thèse de 3^e cycle soutenue sous la direction de Jacques Godechot, 2 volumes, Université de Toulouse-Le Mirail, 1970.

8 Un des premiers à avoir ouvert cette voie fut Jean-René AYMES dans *L'Espagne romantique (témoignage des voyageurs français)*, Paris, Éd. Métailié, 1983.

9 Entre autres, I. BURDIEL (dir.), *La política en el Reinado de Isabel II*, Madrid, Ayer, n° 29-1998.

10 Isabel BURDIEL, *Isabel II. Una biografía (1830-1904)*, Madrid, Taurus, 2010.

1860, en-dehors de la communauté historique ? Et quel éditeur, sinon des éditions universitaires, aurait pu accueillir dans son catalogue un tel ouvrage ? L'histoire de l'Espagne que le public français (surtout quand il est de gauche) affectionne est tout autre. C'est celle qu'il connaît, qui croise la sienne¹¹ à travers la question de l'engagement armé des Brigades Internationales porté à la hauteur d'un mythe, qui fait des vaincus d'hier, internés en 1939 par la République, des héros de la Résistance, forçant l'admiration à partir du moment où ils poursuivent le combat, au-delà du cycle des guerres, contre la dictature franquiste. Dans la France des années 1960, le paysage éditorial offre un espace pour de telles histoires, comme l'atteste la parution de *La révolution et la guerre d'Espagne* aux Éditions de Minuit, dans la collection *Arguments* créée en 1960¹².

Cela signifie-t-il que cet ouvrage aurait plus servi la carrière d'Émile Temime que ses travaux dont la diffusion est restée confidentielle ? Rien n'est moins certain, compte tenu de sa tonalité. Sa partialité, qu'on peut facilement mettre en exergue, ne constitue qu'un péché véniel dans la mesure où l'engagement militant est un défaut récurrent de la première historiographie de la guerre civile. Écrits depuis l'exil, loin des sources, ces travaux affichent clairement leur volonté de réhabiliter la vérité et de défendre les vaincus contre l'histoire officielle écrite par les vainqueurs. Le péché capital de l'ouvrage tient donc à une autre raison : le sujet qu'il aborde, qui met en jeu le processus révolutionnaire qui émerge à la faveur de la guerre dans le camp républicain et les modalités de sa liquidation orchestrée par le Parti Communiste Espagnol. Ce livre rouvre donc les anciennes blessures d'une guerre tripolaire ayant opposé non seulement les républicains aux nationalistes mais aussi les républicains entre eux, l'objectif des "Staliniens" du PCE ayant été d'éliminer les Trotskistes du POUM¹³ et leurs alliés anarchistes à travers les journées de mai 1937 qui se déroulèrent à Barcelone. Si la volonté de disqualifier l'action du PCE et de l'URSS à travers cette œuvre est explicite chez Pierre Broué (à qui revient de mener l'enquête sur la révolution inspirée du communisme libertaire dans la première partie), elle ne le fut pas chez Émile Temime (dont l'apport est centré sur l'analyse de la guerre et ses aspects internationaux). L'empreinte trotskiste de l'entreprise n'en est pas moins demeurée associée à ses deux auteurs, ce dont Émile Temime a fait indiscutablement les frais.

11 Sur le rapport qu'entretient la Guerre d'Espagne avec les imaginaires nationaux, on renverra à l'approche qu'en fait Pierre LABORIE dans son ouvrage *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale, 1936-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 1990 (p 173-175 dans l'édition de 2001).

12 Toute une série d'ouvrages de Pierre Broué seront publiés aux Éditions de Minuit, notamment *Le parti bolchévique. Histoire du PC de l'URSS*.

13 Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, créé en 1935. Bien que ne pouvant s'assimiler uniquement à la fraction du communisme espagnol non stalinien, le POUM rassemble des militants trotskistes, d'où cette étiquette qui lui est liée.

La révolution et la guerre d'Espagne a contribué en effet à créer une légende tenace qui aurait fait d'Émile un trotskiste. Outre que cette filiation politique ne fut pas la sienne¹⁴, cette identité a nui à son image à une époque où le PCE (fer de lance de l'opposition clandestine à la dictature) exerçait une très forte influence au sein de la communauté historique espagnole travaillant sur l'histoire du temps présent. L'ombre portée de cet ouvrage fut donc préjudiciable à l'intégration dans les réseaux de la recherche d'Émile Temime, non seulement en Espagne, mais aussi dans l'exil. Doit-on interpréter le fait qu'il ne fut pas un habitué des Colloques de Pau comme une conséquence de son anti-stalinisme supposé ? Il serait peut-être excessif de le conclure. Animées par le célèbre historien antifranquiste exilé en France, Manuel Tuñón de Lara, ces rencontres lui ont été fermées sans doute plus parce qu'il n'était pas hispaniste que pour des raisons politiques. Enseignant dans un département d'études hispaniques, Tuñón de Lara constitua en effet un cercle de collaborateurs français composé avant tout de littéraires et de civilisationnistes. Reste qu'Émile Temime a eu du mal à faire partie de réseaux reposant sur les amitiés politiques.

Il n'a pas davantage su bénéficier de l'appui institutionnel que l'École des Hautes Études Hispaniques, la Casa de Velázquez, aurait pu lui apporter. Il serait faux pour autant de penser qu'Émile Temime a creusé son sillon au mépris de la dimension collective de la recherche. C'est au contraire dans ce domaine que son importance a été fondamentale pour l'hispanisme qu'il s'est attaché à structurer. Dès les années 1970, il a noué des liens avec les deux pôles provinciaux de la recherche menée sur la péninsule ibérique pour la période moderne, Bordeaux à travers Joseph Pérez et Toulouse à travers Bartolomé Bennassar. De cette collaboration devaient naître successivement la RCP 435 du CNRS (Recherche collective sur programme), puis le GRECO 30 (Groupe de recherches coordonnées) et enfin le GDR 30 Nord-Méditerranée (Groupement de Recherche 30). Émile, qui en fut un membre actif, misa sur cette structure pour donner un avenir à la recherche sur l'Espagne au sein de l'Université de Provence dont il ambitionnait de faire un pôle pour la période contemporaine. C'est Gérard Chastagnaret, recruté comme assistant en 1974, qui fut chargé d'assurer la relève. Émile l'a connu par l'intermédiaire d'Emmanuel Larraz, en poste au département d'espagnol de l'Université de Provence. À travers ses travaux sur le cinéma espagnol¹⁵, Emmanuel Larraz a contribué à donner ses lettres de noblesse à un enseignement universitaire sur le septième art dans le domaine hispanique, enseignement qui a d'ailleurs trouvé sa place y compris dans les épreuves des concours de recrutement des professeurs

14 Il le précise d'ailleurs clairement en écrivant dans l'introduction parlant de lui-même qu'il penche du côté « des républicains avancés et des socialistes modérés », P. BROUÉ, É. TEMIME, *La révolution et la guerre d'Espagne*, op. cit., p 13.

15 E. LARRAZ, *Le cinéma espagnol des origines à nos jours*, Paris, Les Éditions du Cerf, Collection 7^e Art, 1986.

du second degré. C'est à la Casa de Velázquez qu'Emmanuel Larraz a rencontré Gérard Chastagnaret. Émile Temime voit en ce dernier, ancien élève de l'ENS de la Rue d'Ulm et de l'École des Hautes Études Hispaniques, un successeur tout désigné pour renforcer le versant contemporainiste du pôle hispaniste articulé autour d'une ligne Bordeaux-Toulouse-Aix. Le recrutement de ce jeune enseignant-chercheur a tout du passage de relais. Il intervient en effet au moment où Émile Temime investit de nouveaux champs (l'histoire des migrations et leur impact sur ce qu'il appellera le cosmopolitisme marseillais) et où le volet hispanique devient une composante de plus en plus minoritaire de sa recherche. Certes, le maintien de son cours sur l'histoire de l'Espagne contemporaine (auquel il a associé Gérard Chastagnaret) témoigne d'une fidélité non démentie à son premier terrain. Mais les publications qu'il y consacre répondent de plus en plus à des sollicitations (de Maurice Agulhon par exemple, directeur de collection chez Aubier, qui lui propose de diriger un ouvrage de synthèse sur l'histoire de l'Espagne qui paraîtra en 1979¹⁶) ou à des ouvrages de circonstance publiés sur la Guerre d'Espagne à l'occasion du cinquantième anniversaire du conflit¹⁷, puis du soixantième¹⁸. Dans cette production plutôt "grand public", occupe une place à part le livre qu'il signe sur les camps d'internement avec Geneviève Dreyfus-Armand, amie fidèle : *Les camps sur la plage. Un exil espagnol*¹⁹. Si cette contribution témoigne de la tendresse qu'Émile a conservée pour ces perdants de l'histoire que furent les Républicains espagnols, elle se situe aussi à la confluence de ses nouveaux champs de recherche sur les migrations appréhendées ici dans leur versant politique.

Émile Temime a en effet occupé le champ des migrations dès le début des années 1970, à une époque où ce domaine de recherche était encore une sorte de *terra incognita* en France²⁰. Comment interpréter cette évolution ? Doit-on parler de rupture ? Il est toujours difficile, et un peu artificiel, d'essayer de discerner des logiques et des déterminismes dans un itinéraire où le hasard des circonstances, des rencontres, l'intuition et l'imprévu ont aussi toute leur part. Le cheminement du chercheur est rarement linéaire. Sans prétendre être exhaustif, et encore moins définitif, plusieurs éléments ont probablement joué en faveur de ce qui s'apparente davantage à une inflexion qu'à un changement de cap brutal. Son propre parcours, tout d'abord, qu'il s'agisse de ses origines familiales – une mère Basque et un père

16 É. TEMIME, A. BRODER, G. CHASTAGNARET, *Histoire de l'Espagne contemporaine*, Paris, Aubier, 1979. Cet ouvrage constitue la première synthèse des recherches sur l'histoire de l'Espagne de l'époque.

17 É. TEMIME, *1936, La guerre d'Espagne commence*, Paris, Complexe, 1986. L'ouvrage a été réimprimé en 2006.

18 É. TEMIME, *La guerre d'Espagne, un événement traumatisme*, Paris, Complexe, 1996.

19 G. DREYFUS-ARMAND, É. TEMIME, *Les camps sur la plage : un exil espagnol*, Paris, Éd. Autrement, 1995.

20 G. NOIRIEL, "Histoire de l'immigration en France. État des lieux, perspectives d'avenir", *Hommes et migrations*, n° 1255, 2005, p. 38-48.

Kabyle – ou du souvenir marquant des réfugiés espagnols arrivant à Bayonne et Biarritz dans des conditions tragiques. Expérience et souvenirs aussi de la Seconde Guerre mondiale, lorsque la famille fuit Paris et franchit la ligne de démarcation grâce à un passeur qui leur demande une douzaine d'œufs par personne pour que la sentinelle allemande accepte de lever la barrière. Quatre douzaines d'œufs, pour quatre vies... La famille se rend ensuite dans l'Hérault où elle est recueillie par un camarade de régiment de son père. L'errance, l'exil, les barrières, le rejet, la peur, la fraternité née de l'expérience partagée de la guerre, la solidarité... « Il n'y a pas de parcours indifférent » disait-il souvent à ses étudiants et, de fait, ces épisodes le marqueront à jamais : « Le franchissement d'une barrière, le franchissement était devenu un moment important pour lui, un objet de réflexion et presque un concept qu'il a toujours gardé en tête. Il insistait tout le temps sur cette notion de franchissement et disait que c'est ce qui l'avait aidé à réfléchir sur les migrations »²¹. D'autres éléments ont aussi joué. Son installation à Marseille, par exemple, la proximité avec les Algériens et sa rencontre avec le sociologue Abbelmalek Sayad. Ou encore des éléments plus institutionnels. La direction du CNRS regrettait ainsi l'absence d'ouvrages de référence sur les migrations internationales et incitait à travailler sur les étrangers en France. Les aspects institutionnels ont pris davantage d'importance lorsque, en 1981, Émile Temime a pris la direction du GRECO 13 (CNRS), groupe de recherches coordonnées sur les migrations internationales.

Migrance, dont les quatre volumes ont incontestablement marqué l'historiographie régionale et nationale, est le fruit de ces expériences accumulées au fil des ans²². Ce projet, aux apports bien connus, est pour nous l'occasion d'entrer dans l'atelier de l'historien et de revenir sur la façon dont Émile Temime travaillait. Les archives déposées à Telemme par son épouse contiennent quelques notes manuscrites éparses utilisées pour la rédaction des différents tomes de *Migrance*. Notes de synthèse sur un thème particulier, le plus souvent, comme autant de pièces d'un puzzle complexe attendant d'être rassemblées. Mais pas de plan d'ensemble, ni d'éléments permettant d'entrevoir un programme défini précisément et longtemps à l'avance. Simple effet de source ? C'est possible. L'entretien réalisé auprès de Marie-Françoise Attard confirme, toutefois, l'impression d'un projet très organisé dans ses grandes lignes – notamment du point de vue chronologique et sur la place de certains thèmes comme la xénophobie ou le cosmopolitisme –, mais dont le contenu était nourri

21 Entretien avec Marie-Françoise Attard, février 2014.

22 P. ECHINARD, É. TEMIME, *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*, tome 1, La préhistoire de la migration (1482-1830), Aix-en-Provence, Édisud, 1989 ; R. LOPEZ, É. TEMIME, *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*, tome 2, L'expansion marseillaise et « l'invasion italienne » (1830-1918), Aix-en-Provence, Édisud, 1990 ; M.-F. ATTARD-MARANINCHI, É. TEMIME, *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*, tome 3, Le cosmopolitisme de l'entre-deux-guerres (1919-1945), Aix-en-Provence, Édisud, 1990 ; A. SAYAD, J.-J. JORDI, É. TEMIME, *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*, tome 4, Le choc des décolonisations, Aix-en-Provence, Édisud, 1991.

au fur et à mesure des apports nouveaux des archives. Lors des longues séances de travail – généralement tout l’après-midi – qui étaient organisées chaque semaine avec celui ou celle qui partageait un volume, « il commençait toujours par demander où nous en étions, ce que nous avions trouvé aux archives, comment l’exploiter et le positionner dans l’ouvrage. Il écrivait et imprimait beaucoup. Il essayait de voir si c’était exploitable ou pas. Il considérait toutes les sources avec le même intérêt, sans les hiérarchiser : registres maritimes, archives préfectorales, registres de fonctionnaires, photographies ou lettres ». Le résultat de ces échanges permettait ensuite de retourner aux archives pour recueillir des informations complémentaires avec des consignes bien précises : « On donnait de la matière. Émile, c’était celui qui rassemblait les idées, les connaissances et qui construisait le plan à notre place. Il ne récrivait pas nos textes, à quelques éléments près. Mais il les introduisait dans le sien ». Le titre ne viendra pourtant pas de lui. Après avoir longtemps penché pour une formulation tournant autour de « Marseille mosaïque », Émile Temime adopte la proposition faite par Anne-Marie Lapillonne (Édisud) au cours d’un repas : « Et pourquoi pas Migrants ? ». Tout y était, se souvient Marie-Françoise, l’errance, la migration... D’autres collaborations – notamment avec Pierre Milza, Geneviève Costa-Lascoux, Théodosio Vertone ou Benjamin Stora – jouent aussi un rôle important et donnent lieu à des publications²³. Ces différents travaux, menés seul ou en collaboration, ont permis à Émile Temime de réaliser des avancées décisives, que ce soit dans la datation et la mesure des différentes phases du phénomène migratoire à Marseille, dans la mise en évidence des rationalités économiques liées à l’emploi de la main-d’œuvre immigrée, l’étude des formes de sociabilité développées par les communautés étrangères, l’analyse des processus d’intégration ou de rejets de ces derniers et dans la compréhension des mécanismes de contrôle mis en place par les pouvoirs publics au cours des XIX^e et XX^e siècles, autant d’éléments repris par la suite – et jusqu’à nos jours – par tous ceux qui s’intéressaient à ce nouveau champ de recherche.

Un enseignant atypique

Parallèlement à ses travaux, Émile Temime a longtemps enseigné, que ce soit au sein de l’Université de Provence, à l’IEP ou à l’EHESS Marseille. Quel enseignant était-il ? Comment formait-il ses étudiants à la recherche ? Il faudrait, en toute

23 Voir, notamment : avec G. COSTA-LACOUX (dir.), *Les Algériens en France*, Paris, Publisud, 1988 ; avec T. VERTONE (dir.), *Gli Italiani nella Francia del sud e in Corsica (1860-1980)*, Milan, Franco Angeli, 1988 ; *Marseille-Transit. Les passagers de Belsunce*, Paris, Éditions Autrement, 1995 ; avec J.-J. JORDI (dir.), *Marseille et le choc des décolonisations*, Aix-en-Provence, Édisud, 1996 ; *France, terre d’immigration*, Paris, Gallimard, 1999 ; avec N. DEGUIGNÉ, *Le camp du grand Arénas-Marseille (1944-1966)*, Paris, Éditions Autrement, 2001 ; avec B. STORA (dir.), *Immigrations, Histoire de migrations en France au XX^e siècle*, Paris, Éditions Hachette, 2006.

rigueur, pour prétendre dégager un portrait précis, se livrer au préalable à une véritable enquête de terrain en essayant de retrouver et d'interroger les nombreux étudiants qui ont suivi ses cours, participé à ses séminaires ou effectué des recherches sous sa direction. Le temps a joué contre nous. Mais la qualité des souvenirs recueillis auprès de Marie-Françoise Attard, qui fut son étudiante au tout début des années soixante-dix avant de travailler plus étroitement avec lui dans le cadre du projet *Migrance*, permet néanmoins de proposer quelques clés de lecture.

Émile Temime enseignant, c'est avant tout, nous semble-t-il, des lieux. Son domicile marseillais, tout d'abord, rue Daumier, avec « ce grand jardin de Pampa » peuplé de fauteuils. Il aimait Marseille et il a choisi d'y habiter ce qui, à l'époque, n'était pas la tradition des universitaires davantage attirés par Aix-en-Provence. Tous ses étudiants, quel que soit leur niveau, étaient convoqués chez lui une à deux fois par mois, l'après-midi, pour une séance de travail collectif. Cela pouvait représenter quinze à vingt personnes. Ceux qui préparaient une thèse, s'exprimaient en premier ; ceux qui étaient en maîtrise, intervenaient à la suite. Les étudiants en thèse faisaient le point sur l'avancée de leurs travaux, demandaient des conseils sur la nécessité ou pas de retourner dans les archives pour approfondir tel ou tel aspect de leur sujet ou écoutaient les corrections proposées par leur directeur sur les chapitres déjà remis. Émile Temime suggérait aussi des lectures, prêtait des livres et des articles récemment reçus, en prenant toujours soin d'expliquer à tous pourquoi il orientait son étudiant vers telle ou telle lecture. « C'était une espèce de grand marché collectif de la documentation », se souvient Marie-Françoise. Grâce à la présence occasionnelle de Christian Oppetit²⁴, conservateur aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, les plus jeunes étudiants étaient aussi guidés vers les fonds qui pouvaient correspondre à leurs attentes. Une fois sur place, rue Saint-Sébastien, certains avaient même le privilège d'accéder directement aux "magasins" du dépôt – et d'échapper ainsi à la contrainte des "levées" ou aux célèbres pannes du monte-charge – pour prendre les cartons dont ils avaient besoin. Autre lieu, tout aussi fort dans la mémoire de ceux qui l'ont fréquenté : l'appartement d'un immeuble délabré du quartier de Belsunce aujourd'hui détruit, 1 rue des Convalescents, non loin de l'Alcazar. C'est là, à l'étage, au milieu d'autres logements habités, qu'avaient lieu les séminaires du GRECO 13 organisés conjointement avec le Centre de la pensée politique contemporaine, un des premiers centres de recherche de l'Université de Provence dont Roland Caty était la cheville ouvrière. Trente à quarante personnes s'y retrouvaient : juristes, sociologues, architectes, ethnologues, urbanistes, historiens, géographes, économistes, photographes etc. ; enseignants-chercheurs confirmés, étudiants, acteurs de la vie associative. Ce lieu insolite, inséré au sein de la population, où chacun s'asseyait où il pouvait, provoquait la convivialité et les rapprochements intergénérationnels dans une ambiance foncièrement

24 Auteur de plusieurs ouvrages sur Marseille et Vichy, la Provence pendant la Seconde Guerre mondiale.

pluridisciplinaire. « Émile ne nous demandait pas de parler » se souvient Marie-Françoise, « il nous demandait d'écouter les intervenants qu'il faisait venir de Paris ou d'ailleurs grâce à ses réseaux : Pierre Milza, Jacqueline Costa-Lascoux, Martine Hovanessian, Geneviève Dreyfus-Arnaud et bien d'autres. La présence était obligatoire, mais le séminaire était complètement informel, nous n'avions pas de programme à l'avance, les interventions étaient toujours variées. L'apport était énorme. En relations humaines ; en décloisonnement générationnel et disciplinaire. Émile est arrivé à inspirer ce décloisonnement. C'était sa conviction. Les gens qu'il invitait n'étaient pas toujours aussi convaincus que lui. Mais l'écoute collective était remarquable et, progressivement, ils étaient séduits par la réussite que cela représentait ». Il a été le premier à initier une histoire globale des migrations, resituant les migrations internes dans les migrations internationales, à partir d'une approche pluridisciplinaire, répétant que « parler d'immigration, c'est parler de la société dans son ensemble ».

Il y a enfin les lieux plus conventionnels, mais non moins emblématiques des priorités et des méthodes d'Émile Temime. Le séminaire de la Vieille Charité, par exemple, à l'EHESS, organisé conjointement avec le sociologue Abdelmalek Sayad, spécialiste de l'immigration. « Tous deux nous ont appris à "penser l'Autre", à prendre en compte les territoires comme des lieux de vie plus que comme des périmètres, à considérer les hommes et leurs pratiques, le paysage, l'architecture », se souvient Marie-Françoise. Même si le cadre était plus institutionnel que celui de la rue des Convalescents, le mode de formation expérimenté précédemment perdurait. Les rencontres pluridisciplinaires étaient en outre complétées par des séances de débats où les concepts des uns et des autres étaient discutés en présence de leurs auteurs. Les échanges entre Sayad et Alain Hayot²⁵ étaient mémorables. « Nous ne comprenions pas toujours tous les concepts », reconnaît Marie-Françoise, « mais c'était passionnant et très enrichissant. Émile Temime faisait une synthèse et tout nous semblait clair ». Ces rencontres ont abouti à de nombreuses publications, comme la collection « Français d'ailleurs, Peuples d'ici » qui a permis à nombre de ses étudiants ou collègues de publier leurs travaux sur des lieux de mémoire différents. Dans le même état d'esprit, mais appliqué à un autre champ de recherche, il faut aussi évoquer cette expérience – atypique dans l'ambiance intellectuelle de l'époque – soutenue conjointement par l'Université de Provence, l'EHESS et la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille : l'ouverture, dans les locaux solennels du Palais de la Bourse, d'un séminaire d'histoire économique consacré, entre autres thèmes, à l'étude des échanges entre les économies métropolitaines et les économies d'outre-mer du XVIII^e siècle au XX^e siècle. Fondé en 1981 à l'initiative d'Émile Temime, de Gérard Chastagnaret et de Marcel Courdurié, attirant des universitaires de toutes sensibilités – Charles Fourniau, Louis Bergeron, Jacques

25 Anthropologue et sociologue, Professeur à l'École d'architecture, chercheur à l'INAMA, centre du GDR Nord-Méditerranée.

Marseille etc – et des chefs d'entreprise en activité ou retraités, ce séminaire était à la fois un point de rencontre unique entre deux mondes qui jusque-là s'ignoraient – au mieux – et un lieu de réflexion, de confrontation parfois, entre les analyses des historiens et celles des acteurs de l'économie locale²⁶. Le résultat des débats était généralement riche d'enseignements et très formateur pour les jeunes étudiants que nous étions, que ce soit pour la problématisation et la compréhension des relations économiques inscrites dans un cadre colonial, l'approche du monde de l'entreprise et l'ouverture d'esprit – assez inédite, à cette époque – qui y régnait. Renouveau de l'histoire économique du fait colonial ; renouveau de l'histoire des entreprises. Les deux aspects étaient alors intimement liés dans ce séminaire. C'était, en quelque sorte, une des formes d'expression régionale des nouvelles tendances de la recherche en histoire économique²⁷. Cela facilitait aussi, détail non négligeable, les contacts entre les jeunes chercheurs et les entrepreneurs, c'est-à-dire l'accès à des archives privées jusque-là fermées. L'intérêt de ce séminaire résidait enfin dans son débouché éditorial avec la collection « Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX^e-XX^e siècles » lancée en 1986. Reprenant une pratique inaugurée en 1946 – et interrompue par la disparition de ses principaux animateurs, les professeurs Gaston Rambert, Charles Carrière et Louis Pierrein –, cette collection, conjointement dirigée par Émile Temime et Marcel Courdurié, a stimulé les recherches sur l'économie marseillaise et permis à plusieurs auteurs – universitaires, acteurs économiques ou jeunes docteurs – de publier des travaux qui n'auraient peut-être pas trouvé leur place, sous un tel format, dans des circuits éditoriaux plus classiques. Certains de ces ouvrages ont d'ailleurs rencontré un vrai succès auprès du public : *Armateurs marseillais au XIX^e siècle* (1986), de Roland Caty et d'Éliane Richard ; *L'imaginaire de Marseille, port, ville, pôle* (1990), de Marcel Roncayolo ; *Marseille colonial face à la crise de 1929* (1991), sous la direction de Marcel Courdurié et Jean-Louis Miège ; *Entrepreneurs d'empires* (1998), sous la direction de Marcel Courdurié et Guy Durand. Même si les synergies dégagées par l'ensemble séminaire/recherche/collection d'histoire économique se sont peu à peu émoussées, elles n'en ont pas moins contribué à enrichir les réflexions de bien des étudiants pendant une quinzaine d'années. Ces exemples, qui nécessiteraient bien évidemment d'être complétés par de plus amples recherches, permettent toutefois de dégager quelques traits communs. On y découvre un Émile Temime soucieux de provoquer des rencontres et des débats entre les disciplines, les individus, soucieux également d'enrichir la formation des étudiants par un accès direct aux acteurs de la

26 Il s'agissait plutôt d'une refondation car il existait déjà, dans les années 1970, un séminaire d'histoire économique autour de Charles Carrière, mais très lié à l'histoire bancaire. Les activités de ce séminaire avaient notamment donné lieu à la publication de l'ouvrage *Banque et capitalisme commercial. La lettre de change au XVIII^e siècle*, Marseille, CNRS/Institut historique de Provence, 1976.

27 J.-C. DAUMAS (dir.), *L'histoire économique en mouvement entre héritages et renouvellements*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012.

recherche, du monde associatif et de l'économie. Franchir les barrières et favoriser le dialogue, pour une meilleure compréhension du monde contemporain.

Quelle postérité ?

Chacun le sait, nous n'écrivons pas pour l'éternité et l'histoire, comme toutes les autres sciences, ne progresse que parce que les questionnements, les approches, les sources et les connaissances sont régulièrement renouvelés par les générations suivantes. Le processus est encore plus rapide lorsque les champs de recherche sont récents. Qu'en est-il des thématiques abordées – souvent en pionnier – par Émile Temime ?

Émile Temime a progressivement déserté le terrain espagnol qu'il avait initialement occupé. Est éclairante de ce point de vue la liste des thèses de troisième cycle qu'il a dirigées et qui portent sur cette aire culturelle : *Migrations intérieures : les immigrants dans un quartier de Barcelone*, de Régine Sumeire soutenue en 1978 ; *Problèmes de migration et d'insertion des Espagnols en Oranie (1840-1950)* soutenue par Jean-Jacques Jordi en 1982 ; *Les Espagnols dans les Bouches-du-Rhône de 1870 à 1940*, d'Annie Tomasi-Lesaingnoux, soutenue en 1984. Réduite à trois titres²⁸, cette liste témoigne par ailleurs que la thématique migratoire commande la trajectoire de ces Espagnols dont les destins sont ici scrutés. Émile Temime a néanmoins durablement inscrit la péninsule ibérique dans l'horizon de la recherche aixoise en préparant sa succession échue à un spécialiste de l'histoire du secteur minier dont il a dirigé la thèse d'État, sur la fin du moins²⁹. Quel fut le principal apport d'Émile Temime à l'histoire de l'Espagne ? Il se décline en plusieurs points selon Gérard Chastagnaret, interrogé à ce sujet³⁰. Le premier met en jeu la dimension institutionnelle de son action. Sa contribution à une recherche collective programmée sur l'Espagne moderne et contemporaine, mise sur pied avec les centres de Bordeaux et de Toulouse, a été décisive. Elle a permis la création ultérieure du GDR 30 à la tête duquel Gérard Chastagnaret a été nommé en 1987, un an après qu'Émile eut pris sa retraite. Gérard Chastagnaret a fait au sein du GDR 30 ses premières armes en matière de direction de la recherche. Il en tirera une expérience déterminante à l'heure de fonder l'UMR Telemme en 1994. Dans le cadre du GDR 30 comme de l'UMR Telemme, les thèses sur l'Espagne, conduites

28 La thèse de René Bianco, qui dénote l'intérêt d'Émile Temime pour l'anarchisme en général et pour le courant libertaire espagnol en particulier, mérite également d'être signalée. R. Bianco, *Un siècle d'histoire de presse anarchiste d'expression française : 1880-1983*, Université de Provence, 6 volumes, 1987.

29 Commencée sous la direction de Pierre Vilar, soutenue en 1985 sous la direction d'Émile Temime, elle a été publiée sous le titre *L'Espagne, puissance minière dans l'Europe du XIX^e siècle*, Madrid, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 2000.

30 Entretien avec Gérard Chastagnaret, mars 2014.

sous sa direction, se sont multipliées. Sept d'entre elles, en lien direct avec le monde hispanique, ont bénéficié du soutien de la Casa de Velázquez qui a accueilli leurs auteurs en tant que membres de la section scientifique : *Oriente, playas y castillos* : pratiques, images et politiques touristiques en Espagne, d'Alet Valero (1993) ; *L'utopie réactionnaire : épuration et modernisation de l'État dans l'Espagne de la fin de l'Ancien Régime (1823-1834)* de Jean-Philippe Luis (1995) ; *La presse d'opposition au franquisme durant la dernière décennie de la dictature et la transition démocratique* d'Isabelle Renaudet (1995) ; *Valladolid et ses élites : dynamique sociale et croissance urbaine en Vieille-Castille* de Philippe Lavastre (2003) ; *Bâtisseurs de banlieue : le développement de la "Prosperidad" à Madrid, 1860-1936* de Charlotte Vorms (2006) ; *La bourse et la vie : destin collectif et trajectoires individuelles des marchands français de Cadix, de l'instauration du "comercio libre" à la disparition de l'empire espagnol* d'Arnaud Bartolomei (2007) ; *La rééducation des jeunes déviants dans les maisons de redressement de l'Espagne franquiste (1939-1975)* d'Amélie Nuq (2012). À ces thèses s'en ajoutent deux autres sur l'Amérique latine, héritées d'Émile, et quatre HDR sur le monde hispanique. Quatre professeurs d'histoire contemporaine spécialistes de l'Espagne sont issus de cette filière³¹.

À la suite de l'initiative pionnière d'Émile Temime, l'Université de Provence a donc acquis une visibilité sur le terrain de la recherche française portant sur le monde ibérique, renforcée par les recrutements d'enseignants-chercheurs modernistes spécialisés sur cette aire culturelle, Michèle Janin-Thivos et Thomas Glesener. Les historiens qui ont investi ce champ ont tiré profit du dialogue fructueux noué à la fois avec leurs collègues civilisationnistes et littéraires du département d'espagnol (Gérard Dufour, Paul Aubert, Elisabel Larriba³²) mais aussi géographes (Roland Courtot, Rachel Rodrigues-Malta, Virginie Baby-Collin) avec lesquels s'est construit l'hispanisme aixois, tout particulièrement au sein de l'UMR Telemme dont l'interdisciplinarité est l'un des signes d'identité.

Le second apport d'Émile Temime à cette œuvre collective tient à ses orientations de recherche. Le caractère pionnier de ses travaux sur un XIX^e siècle espagnol peu exploré à l'époque reste en ce domaine l'élément marquant. Ce champ est demeuré toutefois « enfoui » comme le souligne Gérard Chastagnaret, car « une thèse non publiée n'est pas citée ». Du terrain espagnol persiste donc surtout sa production sur la Guerre d'Espagne, en particulier le livre signé avec Broué toujours considéré comme "un ouvrage de référence". Pour autant, la voie ouverte par la recherche d'Émile sur les relations franco-espagnoles entre 1848 et 1868 est-elle restée sans

31 Il s'agit de Xavier Huetz de Lempis (Université de Nice), Jean-Philippe Luis (Université de Clermont-Ferrand), Alexandre Fernandez (Université de Bordeaux), Isabelle Renaudet (Université d'Aix-Marseille).

32 L'équipe des hispanistes telemmites s'est renforcée au gré des nominations : Ève Giustiniani, Christine Orobitg, Severiano Rojo, Nicolas Morales et s'est élargie au réseau des chercheurs associés à cette UMR parmi lesquels on compte Agnès Delage.

postérité ? Rien n'est moins sûr. L'intérêt qu'il a accordé à la question des flux de capitaux qui franchissent la frontière a suscité en effet des recherches ultérieures dans le domaine économique, et ce, même s'il ne les a pas impulsées n'étant pas lui-même un historien de l'économie. La thèse de Gérard Chastagnaret sur le secteur minier espagnol, déjà citée, en apporte confirmation, de même que la thèse d'État d'Albert Broder, soutenue en 1981 sous la direction de Pierre Vilar et portant sur *Le rôle des intérêts étrangers dans la croissance économique de l'Espagne, 1767-1913*. En revanche, la veine proprement diplomatique de ses travaux n'a guère été prolongée, du moins pour le XIX^e siècle. C'est plutôt la période correspondant à la Restauration qui a donné lieu à de nouveaux éclairages sur le modèle de la thèse de troisième cycle de Jean-Marc Delaunay soutenue en 1988 et publiée en 1994 sous le titre *Des palais en Espagne : l'École des Hautes Études hispaniques et la Casa de Velásquez au cœur des relations franco-espagnoles au XX^e siècle, 1898-1979*³³. La publication par le même auteur en 2010 d'un triptyque issu de sa thèse d'État et consacré aux relations métropolitaines, coloniales et économiques franco-espagnoles de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale est venue compléter cette recherche³⁴. Au-delà de la France, les historiens espagnols se sont également intéressés à ces questions comme l'atteste l'ouvrage d'Antonio Niño Rodríguez, *Cultura y diplomacia : los hispanistas franceses y España de 1875 a 1931* paru en 1988³⁵. Pour ce qui est des relations franco-espagnoles durant les décennies centrales du XIX^e siècle en revanche, la bibliographie reste lacunaire. En-dehors des synthèses disponibles sur la politique extérieure de l'Espagne³⁶, on peine en effet à trouver des références récentes dans le domaine exploré en son temps par Émile. Reprendre le chantier qu'il a balisé est en ce sens une éventualité qui s'offre à la recherche.

Le champ de recherche des migrations reste aussi très présent au sein des instances universitaires régionales, que ce soit à Aix-en-Provence, à Marseille et à Nice où Ralph Schor, ancien étudiant de Pierre Guiral et d'Émile Temime³⁷, a puissamment

33 J.-M. DELAUNAY, *Des palais en Espagne : l'École des Hautes Études hispaniques et la Casa de Velásquez au cœur des relations franco-espagnoles au XX^e siècle, 1898-1979*, Madrid, Casa de Velásquez, 1994.

34 J.-M. DELAUNAY, *Méfiance cordiale*. 1 *Les relations métropolitaines franco-espagnoles de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale* ; 2. *Méfiance cordiale. Les relations coloniales franco-espagnoles de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale* ; 3. *Méfiance cordiale. Les relations économiques franco-espagnoles de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 2010.

35 ANTONIO NIÑO RODRIGUEZ, *Cultura y diplomacia : los hispanistas franceses y España de 1875 a 1931*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas-Société des Hispanistes français, 1988.

36 José María JOVER, *España en la política internacional. Siglos XVIII-XX*, Madrid, Marcial Pons, 1999; Pereira Juan Carlos (dir), *La política exterior de España: 1800-2003: historia, condicionantes y escenarios*, Barcelone, Ariel, 2003.

37 R. SCHOR, *L'opinion publique et les étrangers en France 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985.

œuvré en ce sens. Il s'est même nettement étoffé à la suite des nombreux travaux qui ont été réalisés ces dernières années sur la notion de cosmopolitisme, les représentations de l'altérité, les rapports entre opinion publique et immigration, entre interculturalité et violence ou encore sur les conditions de vie des migrants³⁸. D'un point de vue plus institutionnel, la création de MIMED³⁹ en 2009 et l'existence de groupes spécialisés dans les recherches sur les migrations au sein du LAMES et de Telemme, pour ne citer que ces deux laboratoires de la MMSH, attestent de la pérennité, du dynamisme et de la diversification des études sur les migrations parmi les enseignants-chercheurs d'Aix-Marseille Université. Dans Telemme, le groupe de recherche *Migrations, circulations et territoires en Méditerranée XIX^e-XXI^e siècle*, sous la responsabilité de Virginie Baby-Colin et de Stéphane Mourlane, cherche ainsi à approfondir « l'étude des dynamiques migratoires (...) en accordant une attention particulière au devenir des "acteurs migrants", aux modes de "vivre-ensemble" dans les espaces de la migration ainsi qu'aux rapports sociaux et culturels induits par la gestion quotidienne de l'altérité ». Concernant plus particulièrement la postérité des analyses d'Émile Temime sur l'histoire des migrations à Marseille, les constats établis dans *Migrance* restent pertinents, notamment la datation des différentes phases migratoires, leur mesure, l'étude des formes de sociabilité, de la xénophobie ou du cosmopolitisme, même si, sur ce dernier point, la pensée d'Émile Temime a évolué avec le temps pour apparaître moins idéalisée⁴⁰. *Migrance* a ouvert des pistes qui continuent à être empruntées par les historiens d'aujourd'hui. Les révisions qui ont été proposées ne sont pas venues de l'histoire politique, historiographie dans laquelle s'inscrivent en priorité les travaux d'Émile Temime, mais, pour l'essentiel, des dernières avancées de l'histoire économique contemporaine marseillaise⁴¹.

38 Sur les nombreux chercheurs qui ont contribué à développer les recherches sur les migrations à la suite d'Émile Temime, voir S. MOURLANE, « L'historiographie des migrations à l'époque contemporaine en Provence (1960-2010) », *Provence historique*, tome LXI, fasc. 246, oct.-nov.-déc. 2011, p. 537-550 ; S. MOURLANE, C. REGNARD (dir.), *Les batailles de Marseille. Immigration, violence et conflits XIX^e-XX^e siècles*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2013 ; *Id.*, *Empreintes italiennes. Marseille et sa région*, Lyon, Éditions Lieux dits, 2014.

39 Programme de recherche transversal de la MMSH sur les "Lieux et territoires des migrations en Méditerranée XIX^e-XXI^e siècle".

40 S. MOURLANE, C. REGNARD (dir.), *Les batailles de Marseille, op. cit.*, p. 5-7.

41 L'étude des migrations vers Marseille à l'époque moderne a aussi été enrichie par les regards neufs portés, au sein de l'UMR Telemme, sur les pêcheurs catalans, les négociants allemands et les marchands arméniens (G. BUTI « Négociants d'expression allemande à Marseille (1750-1793) », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 84, juin 2012, Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine (CMMC), Université de Nice-Sophia Antipolis, Nice, 2012, p. 65-84 ; D FAGET, « Maîtres de l'onde, maîtres des marchés et des techniques : les migrants catalans à Marseille au XVIII^e siècle (1720-1793) », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 84 juin 2012, Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine (CMMC), Université de Nice-Sophia Antipolis, Nice, 2012, p. 159-172 ; O. RAVEUX, « Entre réseau communautaire intercontinental et intégration locale : la colonie marseillaise des marchands arméniens de la Nouvelle-Djoulfa (Ispahan), 1669-1695 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 59-1, Belin, Paris, 2012,

Les représentations de l'industrie des XIX^e et XX^e siècles, telles qu'on pouvait les concevoir au cours des années 1970-1990 en fonction des connaissances disponibles à l'époque, ne correspondent plus tout-à-fait à celles qui prévalent aujourd'hui⁴². Au regard de notre propos – l'histoire des migrations à Marseille –, les principaux apports de ce renouvellement historiographique concernent trois domaines principaux : la participation des ouvriers italiens aux conflits sociaux et au mouvement syndical, nettement plus précoce qu'on ne le supposait jusqu'à présent (dès le début des années 1880) ; les rapports entre immigration et innovation ; les lieux d'ancrage de l'immigration ouvrière.

Attardons-nous simplement sur les deux derniers points, le premier étant davantage lié aux travaux de Pierre Milza⁴³. Dans *Migrance*, Émile Temime est revenu à plusieurs reprises sur le lien entre immigration et innovation : « L'économie marseillaise profite d'une main-d'œuvre immigrée abondante et, en même temps, elle finit par en dépendre. Les entreprises qui disposent de cette main-d'œuvre à bon marché n'ont-elles pas tendance à retarder une modernisation parfois nécessaire ? »⁴⁴. Ou encore : « Le système marseillais s'est construit en fonction du port, mais aussi en fonction de cette main-d'œuvre abondante toujours renouvelée (...). Un tel système comporte des défauts. Il n'incite guère les entreprises à se moderniser tant qu'elles disposent d'une force de travail aussi nombreuse et aussi disponible. Il oblige à recourir à une nouvelle immigration dès que la migration "ancienne" a suffisamment évolué et ne se prête plus aux exigences des entreprises. Bref, le renouvellement de la migration n'est pas nécessairement ici facteur de progrès »⁴⁵. Il établit, en somme, un lien entre la faible modernisation supposée de l'appareil productif marseillais et l'importance de la main-d'œuvre immigrée, le poids de cette dernière apparaissant comme une sorte de marqueur du niveau d'archaïsme des structures industrielles locales. Des recherches récentes permettent de démontrer que non seulement l'importance de la main-d'œuvre immigrée n'est pas nécessairement l'indice d'un appareil productif obsolète, mais qu'elle peut même signifier le contraire. La mécanisation de cette époque est en effet partielle. Elle « se limite à des îlots, autour desquels le recours à un effort physique particulièrement intense est la seule issue possible pour assurer le fonctionnement de l'ensemble du

p. 83-102).

42 O. RAVEUX, « Une historiographie renouvelée : dix ans de recherche sur l'industrie marseillaise au XIX^e siècle », dans C. BARCIELA LOPEZ, G. CHASTAGNARET, A. ESCUDERO GUTIERREZ (dir.), *La Historia económica en España y Francia (siglos XIX y XX)*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante, 2006, p. 425-440 ; X. DAUMALIN, *Le patronat marseillais et la deuxième industrialisation (1880-1930)*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014.

43 P. MILZA, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1981, tome 2, p. 833-857.

44 R. LOPEZ, É. TEMIME, *op. cit.*, p. 11.

45 *Id.*, p. 186.

système, et notamment la gestion des flux »⁴⁶. Ces emplois physiques, dangereux ou tout simplement répétitifs et peu qualifiés, sont en quelque sorte réservés aux travailleurs immigrés. C'est ce que l'on constate, par exemple, dans les tuileries de Saint-Henri où la population italienne – entre 70 et 75 % des effectifs ouvriers – travaille depuis les années 1870 dans un environnement marqué par l'usage du four continu Hoffmann, l'énergie vapeur, la mécanisation d'un certain nombre d'opérations, la standardisation des produits et la production de masse (une usine de ce type peut produire plus de 30 000 tuiles plates identiques en 24 heures). Innovation et immigration ne sont donc pas antinomiques. On retrouve le même phénomène dans l'entre-deux-guerres avec les débuts du travail à la chaîne. Les emplois les plus déqualifiés et pénibles générés par la mécanisation du processus de production sont principalement occupés par des ouvriers immigrés.

La question des lieux d'ancrage de l'immigration liés au fait industriel marseillais a aussi évolué. Jusqu'à ces dernières années, l'industrie marseillaise du XIX^e siècle était pensée à travers le seul prisme du port et de l'espace urbain limitrophe⁴⁷. On sait, désormais, que loin d'être recroquevillée sur le territoire portuaire et urbain *stricto-sensu*, l'industrie marseillaise était aussi à la tête d'un réseau de systèmes productifs situés en dehors de la ville, dans des villages et des petites agglomérations de la proche banlieue ou du littoral méditerranéen. La mise en réseau de ces systèmes productifs localisés – fondés par des Marseillais et organisés autour d'une seule ou plusieurs productions – est un des aspects majeurs du mode de fonctionnement de l'industrie marseillaise jusque dans l'entre-deux-guerres et un des éléments clés de son dynamisme. Les répercussions de cette nouvelle façon de concevoir l'industrie marseillaise sont multiples. Elles permettent, en premier lieu, de définir une nouvelle géographie des points d'ancrage des migrations liées au fait industriel marseillais. Ces petites villes et ces villages intégrés à l'économie portuaire marseillaise accueillent en effet de nombreuses familles immigrées, dans des proportions souvent plus fortes qu'à Marseille. L'exemple de l'année 1906 est, à cet égard, particulièrement intéressant. Alors que Marseille *intra muros* compte environ 18 % d'Italiens, chiffre qu'Émile Temime considérait déjà – à juste titre – comme « absolument énorme »⁴⁸ au regard de l'histoire de la ville, ils sont 22 % à Septèmes, spécialisé dans l'industrie chimique ; 29 % à Port-de-Bouc, où l'industrie est principalement représentée par la construction navale et le raffinage du pétrole ; 32 % à la Madrague-Montredon, spécialisé dans la métallurgie du plomb

46 F. CARON, « Changement technique et culture technique », dans M. Lévy-Leboyer (dir.), *Histoire de la France industrielle*, Paris, Larousse, 1995, p. 234.

47 M. RONCAYOLO, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996 ; L. Pierrein, *Industries traditionnelles du port de Marseille. Le cycle des sucres et des oléagineux (1870-1958)*, Marseille, Institut historique de Provence, 1975.

48 R. LOPEZ, É. TEMIME, *op. cit.*, p. 72.

et l'industrie chimique ; 50 % à l'Estaque, occupé par l'industrie chimique et les tuileries ; 54 % et 56 % à Saint-Henri et Saint-André, spécialisés dans la production de tuiles et de briques ; 59 % à Roquefort-la-Bédoule, spécialisé dans la production de ciment. Ces chiffres, hors norme au regard de la situation marseillaise, incitent non seulement à porter un autre regard sur les lieux d'ancrage de la migration ouvrière italienne – son histoire ne peut plus être uniquement étudiée à partir du seul port de Marseille –, mais elle conduit aussi à s'interroger sur les modalités d'accueil et d'existence dans ces petites agglomérations ou sur la nature des relations nouées avec les populations autochtones. Comment, par exemple, les familles françaises vivent-elles au quotidien avec ces immigrants qui, en l'espace de quelques décennies, ont bouleversé la configuration humaine, professionnelle, culturelle et matérielle de leur localité ? Retrouve-t-on les mêmes comportements xénophobes que ceux mis en exergue à Marseille, « capitale de la xénophobie »⁴⁹ ? Ces derniers sont-ils aggravés de façon mécanique par la surreprésentation des Italiens ? Sont-ils, au contraire, limités par la "massivité" du phénomène, la croissance de l'emploi, le cadre de vie, par le poids des idées internationalistes ou, de façon plus prosaïque, par les risques encourus à entrer en conflit avec une population immigrée faisant parfois numériquement jeu égal – ou davantage – avec les familles françaises ? L'histoire n'a apparemment pas retenu la trace d'événements violents comparables à ceux de Marseille (1881) ou d'Aigues-Mortes (1893). Mais il s'agit d'un champ de recherche encore peu exploré et les silences d'aujourd'hui – peut-être liés à un effet de source – ne sont pas nécessairement amenés à perdurer⁵⁰. Quoi qu'il en soit, le constat actuel, susceptible d'être modifié par de futurs travaux, reste celui d'une population italienne proportionnellement bien plus importante qu'à Marseille, sans que cela ne semble déboucher sur des événements xénophobes graves. Dans un registre différent, qu'en est-il également de l'augmentation des comportements violents constatés au sein de la communauté italienne à partir des années 1880 ? Retrouve-t-on, dans ces petites villes et dans ces villages industriels, des phénomènes comparables à ceux signalés dans Marseille ? Sont-ils amplifiés ? Sont-ils au contraire régulés par le poids de la communauté italienne dans cette localité ? Là encore, les études manquent et laissent en suspens nombre d'interrogations⁵¹. Les travaux engagés sur la question des ouvriers immigrés au sein de l'industrie marseillaise

49 P. MILZA, *Voyages en Ritalie*, Paris, Payot, 1993, p. 102-103. ; L. DORNEL, *La France hostile. Socio-histoire de la xénophobie (1870-1914)*, Paris, Hachette, 2004.

50 La thèse de Gérard Claude – *Les étrangers en milieu rural : un siècle d'immigration italienne et espagnole en Provence 1850-1940* –, dirigée par Émile Temime et soutenue à Aix-en-Provence en 1992, aborde la question des villages, mais il s'agit surtout des villages de l'intérieur de la Provence spécialisés dans les activités agricoles. Du même auteur, voir « La mobilité des Italiens en milieu rural au début du siècle : 1890-1930. Approche du phénomène », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 11, n° 1, 1995, p. 195-210.

51 C. REGNARD-DROUOT, *Marseille la violente. Criminalité, industrialisation et société (1851-1914)*, Rennes, PUR, 2009, p. 181 et suivantes.

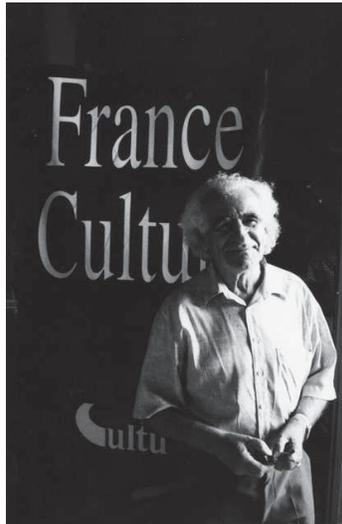
nécessitent donc d'être poursuivis et les résultats établis pour Marseille doivent être confrontés à la situation de ces petites villes ou villages industriels. Les recherches initiées par Émile Temime au cours des années 1970-1990 ne sont pas épuisées, que ce soit sur les XIX^e et XX^e siècles ou sur les périodes plus récentes.

La célébration de ses vingt ans est l'occasion pour le laboratoire Telemme de mettre au jour les généalogies qui ont conduit à sa création. L'enquête menée en ce domaine témoigne du rôle fondateur joué à la fois par les structures de recherche préexistantes (GDR 30, GRECO 13, Centre de la pensée politique contemporaine) et par ceux qui ont créé (Gérard Chastagnaret) puis assuré à sa suite la direction de l'UMR (Bernard Cousin, Jean-Marie Guillon). Avant que ces hommes n'assument les responsabilités collectives de la recherche à partir de 1994, une génération a préparé le terrain dont Émile Temime a fait partie. Émile fut un défricheur en participant à la fondation de structures de recherche nouvelles (GDR 30), en rassemblant de larges équipes autour de ses projets (*Migrance* restant un modèle en la matière), en formant enseignants-chercheurs et chercheurs, devenus des piliers du laboratoire : Gérard Chastagnaret, Jean-Marie Guillon, Jean Domenichino, Robert Mencherini, Marie-Françoise Attard. Il a en outre balisé les champs de la recherche sur l'histoire de l'Espagne et sur les migrations dont Telemme a hérité. Si les approches qu'il a privilégiées ont été en partie renouvelées à la lumière de nouvelles sources ou de nouveaux questionnements (ce qui est le cas pour les migrations notamment), il a cependant ouvert des chemins empruntés par d'autres qui se sont chargé postérieurement de faire fructifier ce qu'il avait semé. Les champs défrichés par Émile n'ont pas tous occupé la même place dans sa vie de chercheur. L'orientation hispanique de ses travaux est ainsi sans commune mesure avec l'intérêt porté aux phénomènes migratoires dont il reste l'un des premiers historiens. Il n'en a pas moins été pionnier sur le terrain ibérique, son principal apport sur ce point ayant été la création d'un pôle aixois de l'hispanisme.

Interrogés sur l'héritage qu'il a laissé, Marie-Françoise Attard comme Gérard Chastagnaret ont insisté sur ses talents d'organisateur en matière de recherche collective. Qualifié « d'organisateur un peu informel » par Gérard, Émile Temime n'en a pas moins manifesté un souci constant en faveur du travail d'équipe. Ce caractère informel attaché à ses méthodes de travail semble avoir été une constante dans sa carrière. Sa documentation personnelle léguée au laboratoire en témoigne : éparses, hétérogènes, elle renferme sans doute une logique qui échappe à première vue à l'observateur extérieur. Cet apparent fouillis, terme dénué de sens péjoratif, fait sens en même temps. Il reflète une époque où la recherche ne bénéficiait pas des appuis institutionnels sur lesquels elle compte aujourd'hui, qui s'est construite pas à pas, par à-coup, à partir d'initiatives personnelles, de rapprochements guidés souvent par l'amitié. Ses papiers personnels ne s'éclairent ainsi que si on les met en résonnance avec les lieux qu'Émile a animés (le local de la Rue des Convalescents), les synergies

qu'il a fait naître en rassemblant ses étudiants dans « son jardin de pampa », les projets qu'il a élaborés (autour de *Migrance*), sa personnalité attachante en un mot.

Bâtisseur de projets, Émile reste en effet pour ceux qui l'ont côtoyé un homme généreux, un ami dont la simplicité, le sens de l'humour le disputaient aux exigences du chercheur en termes de résultats. Il est tentant rétrospectivement d'octroyer une cohérence au parcours de l'historien en établissant des passerelles entre les fils qui tissent sa vie. Sans vouloir soumettre la richesse de sa trajectoire à une lecture unique, on proposera toutefois un éclairage qui s'est imposé à nous à la suite d'une réflexion formulée par Gérard Chastagnaret selon laquelle les migrations auraient été dans la recherche d'Émile "une excroissance" des relations entre les peuples, qui l'intéressaient au premier chef. Les relations entre les peuples, épine dorsale de l'œuvre d'Émile Temime ? Sans vouloir sur-interpréter les faits, cette approche fonctionne assez bien. Elle explique l'investissement initial du terrain espagnol appréhendé à la fois par l'événement traumatique de la Guerre civile, qu'il a vécu, enfant, à travers la *Retirada*, et par le biais des relations internationales ; puis le nouvel angle d'analyse privilégié renvoyant à l'étude des phénomènes migratoires et au brassage des cultures qu'il entraîne. Avec toujours la Méditerranée au centre de sa réflexion comme espace emblématique des relations entre les peuples, et Marseille comme expression de ce « rêve méditerranéen »⁵², terre de rencontres invitant au franchissement des barrières.



Émile Temime, homme de média.

© droits réservés.

52 On reprend là le titre de son ouvrage *Un rêve méditerranéen. Des Saint-Simoniens aux intellectuels des années trente*, Arles, Actes Sud, 2002. Par ailleurs, É. Temime a été membre de la revue *La pensée de midi* éditée par Actes Sud dès sa création.